

notre Livre d'or des 530 Maisons
adherent a notre combinaison
a notre 4 page

FIN DES MANOEUVRES
DE KRASNOE-SELO

LA MORT DE STANLEY

LES MISSIONNAIRES FRANÇAIS
ET M. DE SAVOIROUX

Fin des manoeuvres de Krasnoe-Selo
Saint-Petersbourg, 20 août.

Les manoeuvres de Krasnoe-Selo ont pris
fin. Le Czar, la Czarine et leurs enfants s'em-
barqueront demain pour Copenhague.

Au camp de Krasnoe-Selo, les exercices ont
succede aux exercices.

Le Czar, suivi de l'Impératrice et de toute
la Cour, a inspecté les troupes et pris part aux
manoeuvres.

Il y avait la 62 bataillons, 50 escadrons et
30 batteries. L'artillerie a cheval était su-
perbe. Après chaque grand mouvement de
troupes, l'Empereur réunissait les chefs et
leur faisait ses remarques.

On a fait au camp des expériences avec un
fusil à répétition, système Mosson.

Le nouveau fusil a donné quatorze coups
par minute, et le fusil Berhan avec le maga-
sin mobile, système Wasmund, treize coups
par minute.

Malgré ce réel avantage, l'avis unanime
des comités de tir est qu'il n'y a pas lieu de
modifier, quant à présent, le choix d'une arme
reconnue excellente.

La mort de Stanley

Berlin, 20 août.

Ici on ajoute foi à la dépêche du consul
français de Zanzibar relative à la mort de
Stanley.

Plusieurs journaux contiennent déjà des
articles nécrologiques consacrés au célèbre
explorateur.

Les missionnaires français et M. de
Savoiron

Rome, 20 août.

La délivrance du comte de Savoiron a eu
lieu sur les instances des missionnaires fran-
çais, à la demande du cardinal Alimonda.

Le gouvernement italien n'a eu aucune
participation à ces négociations, et c'est es-
corté par les missionnaires français que le
comte de Savoiron est arrivé à Massaouah.

Le roi Humbert a télégraphié à la comtesse
de Savoiron pour lui annoncer la bonne
nouvelle et la féliciter, en même temps que
pour lui exprimer sa satisfaction.

L'intervention des missionnaires français
n'est pas encore connue de tout le monde en
Italie, mais elle ne manquera pas d'y pro-
duire une grande impression.

MOZART
A PARIS

Il y aura cent ans le 29 octobre que fut
représenté pour la première fois, sur le
théâtre de Prague, le Don Juan de Mo-
zart. Nous avons appris que les scènes al-
lemandes se préparaient à fêter magnifi-
quement cet anniversaire par des repré-
sentations du chef-d'œuvre aussi exem-
plaires qu'il se pourra. Voici, par sur-
croît, que notre Académie nationale de
musique marque l'intention de solenniser
pareillement la date séculaire. Je n'y
vois, pour ma part, nul inconvénient, et
je vois même toute sorte d'avantages à
honorer les grands artistes en leurs
grands ouvrages; mais que vont dire, à
cette occasion, les meneurs de la fameuse
campagne contre Wagner et Lohengrin?
Si le maître de Bayreuth n'eût vraiment
peur nous qu'une faible tendresse, le ma-
ître de Salzbourg nous eût en dédain, si-
non tout à fait en mépris. L'un et l'autre
vivent à Paris, ambitieux du succès d'en-
fer. Mozart, enfant et virtuose, y ren-
contra des admirations que, jeune homme
et compositeur de haut vol, il ne re-
trouva plus. Pour Wagner, on connaît
l'histoire douloureuse de ses séjours en
France. Si les adversaires de Lohengrin
sont logiques, ils s'armeront contre la cé-
lébration parisienne du centenaire de
Don Juan. Ce sera un beau, un touchant,
un inoubliable spectacle, digne absolu-
ment de celui qui fut notre gloire au der-
nier hiver. Dieu me garde, au surplus,
d'insister sur ces délicates matières. Je
n'y touche qu'en passant et simplement
pour montrer qu'il pourrait conduire l'abus
de certaines idées et de certains mots.

Aussi bien il m'est plus agréable de rap-
peler quelques épisodes de la vie de Mo-
zart à Paris.

Au mois de novembre 1763, la grande
nouvelle mondaine, c'est qu'il vient d'ar-
river d'Allemagne deux petits musiciens
merveilleux: une fillette de dix ans qui
joue du clavecin comme un ange et un
garçonnet de sept ans, qui est la musique
incarnée. On les nomme Nanette et Wol-
fgang Mozart. Ils ont fait fureur à la cour
d'Autriche et enchanté toutes les cours
royales, ducales, épiscopales et autres,
des pays allemands. C'est leur père qui
les conduit partout, muni de lettres de
l'évêque de Salzbourg, dont il dirige en
second la chapelle. Vingt légendes cou-
rent sur eux. Il est bruit de leur gentil-
lesse autant que de leur talent. Rien ne
les embarrassait. Quelques difficultés que
présentent les morceaux qu'on les prie
d'exécuter, ils les déchiffrent à l'instant
d'une incomparable prestesse. A Vienne,
la grande Marie-Thérèse, émerveillée, les
embrassa, cajolés, fêta sur ses ge-
noux, comblés de présents. Un jour que
Wolfgang avait glissé sur le parquet,
la petite archiduchesse Marie-Antoinette
s'est précipitée vers lui, craignant qu'il
n'eût pris mal en sa chute: « Ah! que vous
êtes bonne, lui a dit l'enfant. Par recon-
naissance, je vous épouserai si vous vou-
lez. » La naïveté se répète et l'anecdote
paraît charmante.

Tout le monde veut voir et avoir chez
soi les précoces virtuoses. Ils ont été pré-
sentés au Roi, à la Reine, aux princes du
sang. Nanette est ravissante, avec sa
grande robe de satin blanc broché; mais
c'est surtout le garçonnet, qu'on regarde,
dans un habit de drap lilas et une veste en

moire assortie, le tout galonné d'or fin.
L'Impératrice lui a envoyé ce riche cos-
tume, dont il est très fier. Et de quel air
seigneurial il le porte! Comme il vous
fait bellement la révérence aux dames,
en appuyant sur la garde de son épée de
parade, à la poignée dorée, au fourreau
de velours nacarat qui relève galamment sa
basque! Sous ses cheveux frisés et pou-
drés, la physionomie ressort enfantine
et joyeuse, pleine de vivacité. Oh! le fé-
licieux bambin à la face jouffue et sou-
riante, au teint de pomme fraîche, et la
voix douce, douce, douce!... L'engouement
qu'il excite pourrait éveiller la jalousie de
sœur, si Nanette, aussi modeste que jo-
lie, ne s'était assigné un rôle de petite
mère. Au demeurant, le marmouset fait
preuve d'un curieux sentiment de sa di-
gnité... Figurez-vous que la reine de
France, l'admettant à son grand couvert,
le jour de saint Sylvestre, s'est bornée à
lui donner sa main à baiser. La main à
baiser! A lui dont la joue est chaude en-
core des baisers de Marie-Thérèse! Par-
dieu! voilà qui est fort! Il ne suffit pas
à « Monseigneur Wolfgang » qu'on lui ac-
corde les privautés secondaires. Non, non,
non! Sa Seigneurie veut embrasser et
prétend qu'on l'embrasse. En vérité, cela
est d'un garnement achevé...

Venons au Temple, chez le prince de
Conti. Un vaste salon aux boiseries d'un
blanc mat, enguirlandées de sculptures,
aux tentures de soie rose drapant d'im-
menses croisées. Au-dessus des portes,
des portraits de princesses échangeant en
l'air de beaux sourires; sur les murs, de
larges glaces se renvoyant d'immobiles et
de mouvants reflets. L'assemblée est la
plus nombreuse et la plus choisie du
monde. Ici, c'est la maréchale de Luxem-
bourg, en robe de satin blanc à fourrures,
qui cause avec la maréchale de Mirepoix,
en fichu blanc et la fanchon sur la tête —
la même que Mme du Barry appellera un
jour, avec son zéaïement familial: « la
vieille petite maressale. » Là se pressent
Mme de Vieuville, en pelisse bleu de ciel;
Mlle de Boufflers, en rose pâle; Mme de
Boufflers, en rose vif; Mlle Bagarotti, en
blanc et cerise, pèle-mêle avec Pont de
Veyle et le bailli de Chabrilant, d'Ortous
de Mairan et le président Hénault... Voilà
encore Mme de Beauvau, en violet ten-
dre, et la comtesse d'Egmont, en bergère
d'opéra, et voici le prince d'Hénilin, le
comte de Chabot, le comte de Jarnac,
toute la légion des hommes qu'on cite
pour leur esprit, qu'on prise pour leur fi-
nesse, qu'on recherche pour leur savoir-
vivre.

Parmi tant de grands noms, reconnais-
sez aussi le chanteur Jélyotte, sa guitare à
la main.

- Quoi! Jélyotte?...
- Oui, lui-même.
- Le Jélyotte qui chante à l'Opéra, sur
qui toutes les femmes ont les yeux?...
- Sans aucun doute.
- Mais il n'est tapage que de ses bonnes
fortunes!
- Je n'en disconviens pas; seulement,
les femmes ont une maxime: à savoir
que tout amant est bon qui apporte l'a-
mour...

- Par ma foi! cela est incroyable.
Mais va-t-il chanter, au moins, le chan-
teur?...
- Point du tout! ce n'est pas lui qui
motive aujourd'hui la fête. Regardez là-
bas, au clavecin, ce petit enfant, à demi
perdu dans un large fauteuil... Tenez!
faites silence: ce petit bonhomme laisse
courir ses doigts sur le clavier; il pré-
lude. On l'écoute avec ravissement. Tu
prendras ta revanche, un autre fois, mon
pauvre Jélyotte. Ce petit bonhomme est
Mozart, que le prince de Conti fait enten-
dre à ses invités.

Un peintre se trouve là qui retracera
fidèlement la scène — le peintre Ollivier.
Il ne tient qu'à vous d'admirer son ta-
bleau au Louvre, dans la grande galerie de
l'École française. On se demande, cepen-
dant, ce que « Monseigneur Wolfgang »
peut bien interpréter, de ses doigts menus
et qui volent: — Eh! mon Dieu, tout ce
qu'il vous plaira de lui indiquer, il l'in-
terprétera séance tenante. D'un concerto
hérissé de traits, il passe à un menuet d'une
grâce légère; à une fugue bien serrée de
trame, à une fantaisie en forme de lied
d'une poésie divinement rêveuse. Son
abondance est surprenante dans l'impro-
visation autant que la perfection de son
jeu. Sur aucune idée il ne reste à court de
variations, de cadences. Voulez-vous
qu'il prenne le violon? Le violon est pour
lui comme le clavecin. Conduisez-le de-
vant le triple clavier des orgues de la pa-
roisse. Sa petite taille ne lui permet pas
d'atteindre le pédalier s'il est assis: donc
il joue debout, en se démenant comme un
écureuil dans sa cage, et sans se tromper
d'une note impossible de le désarçonner
en rien. Sans compter que sa mémoire
est la plus sûre et la mieux meublée qui
puisse être. Comment diable a-t-il eu le
temps d'apprendre tant de choses, à l'âge
où l'on n'est d'habitude qu'un polisson!...

Mais j'y pense. Ce n'est pas assez pour
lui d'étudier ce qui s'est écrit ou d'impro-
viser au petit bonheur: son démon veut
qu'il compose. A cinq ans — le fait ne se
peut contester — il a esquissé un con-
certo et dicté à son père plusieurs petites
pièces. Depuis son arrivée à Paris, il a
jeté sur le papier tout d'une haleine, puis
reçu et publié quatre sonates pour clave-
cin, avec accompagnement de violon. Les
deux premières sont dédiées à Mme Vic-
toire de France et les deux autres à Mme
de Tessé, dame d'honneur de la Dauphine.
Ces dames, apparemment, n'auront pas
imité la Reine: elles l'auront embrassé
bel et bien, sur les deux joues. D'hon-
neur, le drôle est impayable!... Et qui
sait, si, dans ce moment, chez le prince de
Conti, il n'essaye pas l'une de ces quatre
compositions? L'assemblée, à coup sûr,
est digne d'une telle primeur.

Quinze ans se sont écoulés depuis le
voyage de Mozart en France. Il a dé-
passé sa vingtième année; il est un grand
compositeur et il revient parmi nous pour
tenter de nobles aventures. Son père a
écrit autrefois: « En fait de musique
française, la meilleure ne vaut pas le dia-
blé, mais cela pourra s'amender. Les
Français commencent à réfléchir: ils
n'ont plus déjà autant d'affolement pour les
Italiens et les manières d'Italie. Dans une
quinzaine d'années, s'ils persévèrent, ils
se seront formés le goût. Le jeune Mo-
zart veut s'assurer des progrès réalisés
et, s'il se peut, profiter de la situation,
suivant son génie. Mais, hélas! ceux qui

l'acclamaient jadis ne le regardent pres-
que plus. Il n'est plus le petit virtuose
prodige, le phénomène, la curiosité sans
précédent dont s'amusaient la ville et la
Cour. Un claveciniste de sept ans, cela
compte pour la foule; mais avisez-vous
d'être un grand homme à vingt et un ans...
Je vous jure qu'il vous en cuira.

Wolfgang a fait la connaissance du
chanteur Legros et du fameux Noverre,
le maître de ballet. Quelle est son ambi-
tion? Il demande à écrire un opéra pour
l'Académie royale de musique. Un opéra!
Soit! On lui promet un poème. En atten-
dant, on lui fait composer quelques mi-
sères, qu'on ne joue même pas; et un
ballet sans importance, les Petits Riens,
exécutés sous le nom de Noverre. Lisez,
dans la biographie du maître, par mon
cofrère M. Victor Wilder, le récit des
longs déboires. La patience ne lui sert de
rien. Un jour, de guerre lasse, il secoue
ses sandales sur la capitale maudite et
s'en va loin, bien loin de nous, écrire les
Noces de Figaro et Don Juan.

Et maintenant que, depuis un siècle,
Mozart est assis dans la gloire, au premier
rang non des grands remueurs d'âmes
comme Bach, Beethoven et Richard Wa-
gner, mais des charmeurs sublimes;
aujourd'hui que les trompettes universel-
les retentissent en son honneur, je me
rappelle tristement la prophétie de son
père sur la musique française. Nous n'é-
tions plus, disait-il, sous le joug des con-
ventions italiennes et nous aurions un art à
nous avant quinze années révolues. Quelle
pitié quand on songe à tous les temps perdus,
depuis cette époque lointaine, en vaines
querelles, en routines de dérision! Avec
Rameau, avec Gluck, nous étions en voie
de nous dégager, et voilà qu'après cent
traverses et mille erreurs nous revenons
tout juste à notre point de départ. Léopold
Mozart pourrait reprendre mot pour
mot sa phrase: la masse de notre école
a eu beau changer de procédés, elle n'est
pas plus avancée qu'il y a cent ans, et la
réforme commencée à peine.

FOURCAUD

Ce qui se passe

PETITE BOURSE DU SOIR

(Cours de 4 heures)

30/0, 81 62 1/2; 4 1/2 0/0, 108 32 1/2; Turc,
44 32 1/2; Banque ottomane, 493 12; Chemins ot-
tomans, 22 1/2; Egypte, 375 1/2; Extérieure,
66 13/16; Rio, 223 75; Panama, 365 1/2; Hon-
grois, 81 5/16; Portugais, 57 1/2; Télé-
phone, 222 1/2.

Change: Londres, 25 23 1/2; Berlin, à vue,
80 60; Vienne, à vue, 49 70; pièce de 20 fr. au
change de 9 95.

BOURSE DE LONDRES

(Derniers cours en clôture)

Consolides anglais, 101 59; Italien, 97 27;
Turc, 14 32; Banque ottomane, 493 65; Espa-
gnol, 66 3/4; Egypte, 374 1/2; Suez, 2,007 80;
Rio, 221 70; Hongrois, 81 5/16; Portu-
gais, 56 11/16.

ECHOS POLITIQUES

Il n'y avait que cinq ministres présents au
conseil d'hier, qui ne paraît avoir eu aucune
importance.

Le nombre de nos gouvernants va se trou-
ver encore diminué, par l'absence de M. Rou-
vier, qui fait partie du conseil général des
Alpes-Maritimes.

C'est demain que les conseils généraux se
réunissent.

Rappelons qu'actuellement il y a soixante-
seize conseils généraux ayant une majori-
té républicaine et quatorze une majorité con-
servatrice.

On parle de réduire de nouveau, par me-
sure d'économies, l'effectif de l'escadre cui-
rassée pendant la campagne d'hiver et de ne
pas remplacer M. Peyron par un vice-amiral,
comme M. de Pritzbuher ou M. du Petit-
Thouars, mais par M. le contre-amiral Ral-
lier, commandant actuel en sous-ordre, qui
exercerait jusqu'au printemps le commande-
ment intérimaire de l'escadre réduite à qua-
tre cuirassés, deux mouchez et deux torpil-
leurs.

Le ministère de la guerre allemand vient
de faire procéder à un nouveau recensement
de tous les wagons pouvant servir au trans-
port des troupes et du matériel de guerre sur
les chemins de fer bavarois.

D'après le premier recensement, ces che-
mins de fer peuvent transporter sur le Rhin,
en sept jours, 220,000 hommes, sans désor-
ganiser les principaux services de voyageurs
et de marchandises.

En présence de ce chiffre, beaucoup de per-
sonnes se demandent quelle serait la puis-
sance de transport de nos lignes françaises
en cas de mobilisation générale.

Il existe à ce sujet, dans le public français,
d'assez vives préventions.

Peut-être que l'expérience prochaine de
mobilisation partielle pourra les dissiper... à
moins qu'elle ne les augmente.

ECHOS DE PARIS

M. l'abbé Brisset, curé de Saint-Jacques-
Saint-Christophe de La Villette, vient
d'être appelé par Mgr l'archevêque de Pa-
ris à succéder au vénérable curé M. l'abbé
Taillandier.

La paroisse de Saint-Augustin est la
première sur la rive droite, comme Saint-
Sulpice sur la rive gauche; non pour le
nombre des âmes (elle en a trente mille
et la Madeleine quarante mille), mais
pour les grandes ressources dont elle dis-
pose par suite de la richesse des paroissiens.

L'installation du nouveau titulaire aura
lieu vers la moitié du mois prochain, au
retour de M. l'abbé Caron, archidiacre et
vicaire général du chapitre métropolitain.

M. l'abbé Brisset appartient à l'une des
familles les plus distinguées de la bour-
geoisie parisienne.

La paroisse de Saint-Roch célèbre au-
jourd'hui sa fête patronale.

S. Exc. le nonce apostolique célébrera
la grande messe pontificale.

Après les vêpres, le R. P. Ollivier, Do-
minicain, prononcera le discours panégy-
rique de saint Roch, dont les reliques
seront ensuite exposées à la vénération des
fidèles.

Nous apprenons la mort de M. l'abbé
Lecointre, chanoine titulaire de Notre-
Dame.

C'était un prêtre très aimé du chapitre,
et S. Gr. Mgr Richard, archevêque de
Paris, lui témoignait la plus grande es-
time.

A Clichy, où M. l'abbé Lecointre a été